

L'ÉVÉNEMENT

SUPPLÉMENT DE NOËL.

23 Décembre 1911



Les Chercheurs d'Astres

GRAND CONTE DE NOEL

PAR
JEAN DE BUSCA

I
Il ne faut pas croire que la curiosité maladroite du bonheur soit particulière à une époque, ou même à une certaine classe de la société, ou encore à une catégorie de personnes mal élevées ou mal portantes. En ce temps-ci, on est très enclin à traiter d'anémiques ou d'enfants gâtés tous ceux qui cherchent leur bonheur en dehors des choses où le commun des mortels sait trouver le sien. Et l'on ne se borne pas toujours à vous prescrire des fortifiants ou un repos intellectuel accompagné d'exercices physiques; on vous qualifie d'"original", mot qui prend une signification vaguement méprisante dans la bouche des gens à court d'explications ou de remèdes, l'originalité étant la plus confuse, la plus incurable et la plus imaginaire des maladies.

Myrio, enfant sans famille, errant sur les grandes routes de la Palestine, n'était pas un dégénéré. Il avait quinze ans. Sa taille était fine, ses cheveux bruns luisants et bouclés. Son teint très mat et ses traits accusés décelaient une origine barbare... Au plus lointain de ses souvenirs, Myrio se voyait déambulant sur une route caillouteuse, tendant la main, recevant des coups, et se nourrissant de fruits hâtivement dérobés. Il ne connaissait aucun mauvais sentiment, du moins de ceux qu'on raisonne, ni aucune des difficultés qu'entraîne le sacrifice. Il n'était pas très conscient de ce qu'était la vie, la beauté, la mort. Son passé lui importait peu, son avenir encore moins. Par lui, ceci, il ressemblait assez aux enfants de bonne famille, élevés ailleurs que sur les grandes routes. Quelque chose troublait uniquement Myrio, et ce trouble était en lui comme une petite porte ouverte sur de grands espaces inconnus : cette chose était "la Nuit". La nuit profonde, où étoilée; la nuit divine, silencieuse, et si peuplée pourtant de voix et de lumière; la nuit enveloppante Myrio d'une gravité délicieuse. C'était même, pour lui, la seule manière d'imaginer qu'il avait une âme, de sentir autour d'elle cette mystérieuse caresse. Une âme... c'est-à-dire un autre centre de facultés que celui, toujours souffrant, qu'il possédait au creux de l'estomac. Quelquefois, il avait entendu disserter sur cela par des vieillards assésés sur les places, ou par des jeunes gens qui lisaient Platon à l'ombre des oliviers. Et cela lui avait toujours paru, en ces circonstances, peu respectable. Mais quand la nuit, l'inexprimable nuit montait au levant, quand les bois, jusqu'alors remplis de gazouillements et de frissons, devenaient silencieux et immobiles, lorsque Myrio ne percevait plus, au milieu de l'assoupissement des choses, que le battement régulier de son cœur, alors, je ne sais quelle confuse révélation se faisait en lui, et il concevait un ardent désir qu'il n'aurait su, du reste, formuler. Nous connaissons tous ce tourment du bonheur, petite flamme ou vaste incendie, où se consomment bien des illusions sans que nous en soyons, pour cela, découragés. Ceux qui se contentent de la gloire sont qualifiés de génies, ceux dont les ailes se brisent sont traités de fous, et ceux qui n'ont que d'humbles désirs réalisables sont appelés sots par les uns et sages par les autres. Il y eut autrefois, comme aujourd'hui, des êtres inquiets, d'autant plus mélancoliques qu'on ignorait encore les méthodes savantes qui calment les nerfs et domptent les activités cérébrales. Quelqu'un méditant, de race phénicienne, et parfaitement ignorant, Myrio était néanmoins un "chercheur d'astres", ainsi que le peuple a baptisé les originaux depuis qu'on a vu errer, sur des chameaux richement harnachés, des princes étrangers cherchant leur route parmi les étoiles.

Ce sobriquet, Myrio le méritait à tous les points de vue, car il aimait non seulement la nuit, mais encore les étoiles. Ces dernières lui paraissaient être des amies lointaines, mais compatissantes et fidèles. Il les voyait s'éveiller une à une, dans la voûte obscure, et c'était comme un revoir très doux à la fin d'une séparation agitée. Il leur avait donné des noms, au moins aux plus belles, et ces noms ressemblaient à quelques événements heureux de sa vie irrégulière. C'est ainsi que l'une s'appelait "la Chanson", parce qu'il l'avait remarquée un soir où des jeunes filles psalmodiaient un air bizarre, où il était question de Rébecca. Une autre s'appelait "Confita", parce qu'elle lui rappelait le seul jour de sa vie où, grâce à la générosité inattendue d'un Arabe, il avait mangé des figues au sucre et de la confiture de roses... On voit que l'existence de Myrio était des plus simples, mais que son esprit contenait certaines complications.

Un matin d'été, par désœuvrement, il suivit une petite caravane qui se dirigeait vers la côte. Sur l'un des chameaux, un palanquin abritait un vieillard dont la longue barbe blanche, les vêtements pâles et le regard indulgent étaient fort sympathiques. Deux ou trois fois, Myrio tendit au chameau quelques touffes d'herbes, et chassa avec une palme les mouches qui l'incommodaient. "Quels sont tes parents ?" demanda le vieillard à l'enfant; et celui-ci répondit : "Je n'en ai point.—Veux-tu être mon serviteur ?" interrogea le vieillard. Et Myrio mit une main sur son cœur, ce qui exprimait la soumission. Les êtres frustes ont de ces décisions rapides, qui font le désespoir des gens raisonnables. Ce fut ainsi que Myrio s'attacha aux pas de Chrestus. Sans être un sage, il suivait sa destinée, et c'est pourquoi il devait atteindre et réaliser ses désirs, malgré qu'il les eût placés parmi les étoiles.

II

Le soir venu la caravane campa au milieu d'un petit désert de sable qui s'étend

entre Jérusalem et la mer. Chrestus descendit de son palanquin, et, tandis que les conducteurs préparaient le souper, il s'occupa activement de monter une sorte de machine qui intriguait Myrio au plus haut point. C'était une de ces lunettes primitives à système compliqué dont se servaient il y a des siècles quelques rares savants. Chrestus possédait une grande science des astres, et Myrio n'aurait pu trouver un maître qui lui convint davantage...

Dès que la lunette fut installée, Chrestus se mit à examiner le ciel. Il nommait les étoiles une à une, à mesure qu'elles apparaissaient. Les chameaux, accroupis, balançaient mollement leur tête, en ruminant. Les gardiens, étendus sous les tentes, dormaient. Chrestus se mit à examiner le ciel. Il nommait les étoiles une à une, à mesure qu'elles apparaissaient. Les chameaux, accroupis, balançaient mollement leur tête, en ruminant. Les gardiens, étendus sous les tentes, dormaient.

maient, accablés par la chaleur du jour. Et, dans le silence presque absolu, Chrestus murmurait à l'attention des étoiles, comme il eût fait d'une véritable prière, tant il semblait ému et recueilli. Myrio s'émerveillait. Jusqu'alors, il n'avait jamais osé parler à personne des étoiles. Il avait un peu honte de son amour pour elles, comme d'une infirmité dont on aurait pu rire. (Au reste, il n'y a personne de plus effarouché qu'un être éternel et audacieux s'il s'agit de formuler un sentiment que ni ses poings, ni sa force physique ne peuvent exprimer brutalement.) Tout un monde se révélait à son esprit, puisque les astres avaient réellement des noms et peut-être une histoire. Chrestus s'étant éloigné un moment, Myrio se pencha vers la lunette et regarda... il vit plus distinctement le point brillant vers lequel elle était dirigée; mais, si la forme et la couleur de l'astre paraissaient avec exactitude, l'ensemble était moins séduisant. Peu de choses gagnent à être vues de près; ce fut donc une légère désillusion. Chrestus revint avec un épais manuscrit, qu'il feuilleta mélancoliquement. Myrio s'étendit près de lui, et peu à peu le sommeil le gagna. Il rêva confusément que Chrestus emporta par la lunette qui avait des ailes montait vers le firmament pour y cueiller une étoile verte et or, que lui Myrio, plantait ensuite, comme une fleur magnifique, dans un jardin rempli de figuiers appétissants et inépuisables.

III

Myrio eut vite gagné la confiance et l'amitié de son nouveau maître. Il s'instruisait rapidement dans l'histoire des étoiles et passait la plus grande partie de ses nuits à étudier le ciel. Chrestus avait abandonné la caravane et s'était arrêté dans une verte forêt, à peu de distance de la mer, où une petite clairière sur-élevée lui servait d'observatoire. Il vivait là, seul avec Myrio. Quelques fruits, du lait que ce

dernier cherchait dans les bergeries voisines, des provisions achetées aux marchands voyageurs fournissaient leur nourriture. Pendant le jour, Myrio se promenait dans la forêt; il écoutait les oiseaux chanter et cherchait parfois à les imiter avec un roseau troué. Il ramassait des dattes mûres que la brise détachait des palmiers. Ou bien il s'entretenait avec son maître des étoiles et d'autres choses savantes, et il écoutait les récits qu'il lui faisait de sa vie. Chrestus, errant sur les routes du monde, était aussi un "chercheur d'astres"... Il courait après une certaine étoile qui s'était éteinte à l'horizon il y avait bien des années... En vain avait-il exploré les environs de Jérusalem et bra-

que Sylvestre parut sur la route qui venait de la mer et montait à Jérusalem. Il marchait lentement, épuisé par la chaleur, lassé de parcourir ce désert sans trouver d'ombre ni de compagnie. Aussi la vue du petit bois où Chrestus et Myrio, étendus sous les palmiers, attendaient l'heure du repas, lui donna le courage de raffermir sur son épaule le sac de lourdes provisions dont il était chargé, et de courir jusqu'à eux. Certes, Chrestus et Myrio avaient déjà recueilli des passants fatigués ou égarés, mais nul d'entre eux n'avait apporté à leur foyer un visage plus défait ni un extérieur plus lamentable. Sylvestre possédait cependant d'autres moyens de voyager que la paire de souliers troués qu'il traînait aux pieds : "Don-

fait prévoir et qui semblent enfanter aussitôt des conséquences incalculables. Ces quelques mots étaient cependant bien peu de chose pour que ceux qui les avaient échangés se fussent aussitôt trouvés en communion d'idées ou de sentiments.

Chrestus et Sylvestre se rapprochèrent spontanément l'un de l'autre et se tendirent la main... "Mais j'avoue, continua Sylvestre, que je crois le plus souvent agir par une sorte de folie... M'expliquez-vous pourquoi je suis parti de chez moi, un jour d'ennui, après avoir lu je ne sais quel conte d'autrefois, où il était question de trois magies en quête d'une étoile?... Vous avez lu l'histoire de mes maîtres, s'écria Chrestus d'une voix étranglée. Oh!



VENITE ADOREMUS

que chaque nuit vers le firmament cette lunette oubliée par ses maîtres, ni l'astre, ni les savants n'avaient reparu. Pourtant, il ne se décourageait pas; un singulier pressentiment l'animait dans ses recherches : il était certain de revoir l'étoile avant de mourir. Cette longue patience n'était-elle pas même la garantie de son espérance ? Il disait à Myrio en caressant ses boucles brunes de ses longues mains pâles : "Si le maître du ciel et de la terre met dans le cœur de l'homme une haute espérance, ce n'est point pour le décevoir; mais la réalisation d'un rêve ne s'obtient que par la pureté et la douceur... C'est pourquoi, mon enfant, il faut que chaque journée nous rende un peu meilleurs et que chaque aurore nous retrouve pacifiés des amertumes de la veille..." Ces paroles étaient bien incompressibles pour Myrio, mais il les aimait. Ne sommes-nous pas tous plus ou moins des enfants ignorants qu'un peu de musique berce et console, sans que nous en comprenions tout à fait la raison ?

L'existence d'un maître de toutes choses paraissait à Myrio une idée écrasante. Parfois, il se tenait debout devant le soleil, et il en sondait la lumière de son regard perçant; mais la nuit était encore plus insondable que la lumière. Chrestus, pas plus que Myrio, ne savait quel chose de bien précis sur ce maître supérieur dont l'un affirmait l'existence, dont l'autre ignorait tout... Un simple espoir inexprimé unissait dans l'attente; ces âmes primitives s'en contentaient. Les âmes d'aujourd'hui préfèrent souvent la réalité misérable à l'espérance allée; elles sont bien moins heureuses, bien moins nobles, mais il faut l'avouer, beaucoup plus estimées par les autres hommes.

Ce fut à l'heure douce du crépuscule

nez-moi à boire," murmura-t-il en se laissant tomber devant Chrestus. Il se rafraîchit délicieusement avec l'écuelle d'eau fraîche que lui tendit Myrio, et secoua la poussière qui couvrait son visage. Sa silhouette efféminée et pâle put véritablement pitié à Myrio qui, malgré sa taille demeurée petite, était fier de la vigueur de ses traits et de ses muscles. "Merci," fut la seconde parole que prononça Sylvestre, avec une infinie reconnaissance. Puis il demanda : "Suis-je encore loin de Jérusalem ?" Et Chrestus répondit : "A quatre heures de marche, seigneur. Mais le repos de la nuit vous serait peut-être favorable et mon humble cabane vous appartient.—J'accepte, fit Sylvestre sans hésiter. Je reprendrai ma route demain à l'aube; ce soir, je suis trop las..." Et tandis que Myrio apprêtait le frugal repas et que Chrestus installait sa lunette, Sylvestre s'étendit sur l'herbe tiède et les observa.

La nuit se faisait vite, et l'ombre s'étendait rapidement. La légère brise qui le soir avait fait naître s'apaisait à son tour, et c'était comme un rayonnement de silence qui émanait de l'ombre tombante. Les étoiles apparaissaient avec cette netteté splendide particulière à l'atmosphère orientale. Il était impossible que Sylvestre ne le remarquât point. Du reste, Myrio les contemplait avec extase et Chrestus les nommait de sa voix émue et tendre...—Hélas! murmura-t-il parfois, elle n'est point encore réapparue... Tant de nuits passées dans l'attente seraient-elles inutiles?...—Que cherchez-vous donc ? interrogea Sylvestre.—Une étoile, répondit le vieillard un peu confus de laisser connaître sa pensée à un inconnu, sans doute profane.—Une étoile ? répéta Sylvestre, tout bouleversé par l'inattendu de cette réponse; mais c'est une étoile aussi que je viens chercher...

IV

Il y a de ces rencontres que rien ne

dites ! qu'y avait-il dans ce conte ?"

"Quoi ! s'écria Sylvestre, vous connaissez ces magies ? et cette histoire d'étoile ? Il paraît, du reste, qu'ils l'ont trouvée ! Mais chacun peut la connaître à son tour ; du moins, c'est affirmé dans ce conte qui m'a tant, oh ! tant frappé ! Je m'en souviens. Qui peut exprimer ce que c'est que l'ennui, la solitude, la tristesse, au milieu de l'agitation, du bruit et de la gaieté du monde ?... Cela vous étreint, vous mine, vous désespère... Or, les paroles de cette histoire étaient merveilleuses : "Qui cherche trouve : à qui frappe, il sera ouvert," avec cette étoile toujours posée en travers des pages, des lignes et des mots... comme un out, comme un charme suprême, comme une attirance invincible. Sans trop savoir, je suis parti. Je viens de contrées lointaines, guidé je ne sais par quel instinct. Du reste, je suis riche. J'ai ici, et il frappa sur son sac, de quoi vivre magnifiquement, et là-bas, chez moi, assez d'or pour m'acheter ce que l'étoile me promet..."

Sylvestre, dans un autre milieu et sous d'autres cieux, avait eu une éducation à peu près analogue à celle de Myrio. Son enfance s'était écoulée aux Champs-Élysées, où il avait appris de ses amis d'assez vilains mots et quelques vilaines manières. Sa jeunesse s'était éternisée sur les bancs d'un collège et des ambitions jalouses s'étaient éveillées en lui au moment de ses examens. Sa mère était morte peu après sa naissance; son père, lancé dans les affaires, s'occupait peu de lui, mais l'avait confié à d'excellents maîtres. Et quand son père mourut, Sylvestre avait vingt-cinq ans et se trouvait à la tête d'une jolie fortune. Très actif, très bien portant, il s'était livré au sport, ainsi qu'il convient à un jeune homme élégant, et il connut les triomphes réservés à ceux-là.

heure, son enfance dépourvue de tendresse lui ayant donné le désir d'un foyer. Mais en vain Sylvestre parcourait-il les salons, les plages et les chalets : rien encore n'avait fait battre son cœur; pas une silhouette n'avait séduit ses yeux, et il s'ennuyait fort, lorsque la lecture de quelques vieux livres retrouvés sur un rayon poussiéreux de bibliothèque avait secoué tout son être d'une façon péremptoire et l'avait jeté dans cette bizarre aventure Arraché à ses habitudes, à sa torpeur, à sa vie facile, il était parti pour l'inconnu. Et voici qu'il chemina sur la route brûlante entre Chrestus et Myrio, tandis qu'au-devant d'eux surgissait Jérusalem la blanche. Déjà le soleil baignait d'une chaleur intense la grande plaine. D'innombrables oiseaux se jouaient dans les buissons; les abeilles affairées faisaient ployer les roses dont la tige, en se relevant, éparpillait avec les pétales des parfums délicats. Le grand murmure de la vie chantait aux oreilles des trois voyageurs et ils en respiraient aussi le charme pénétrant. La nature à mille manières mystérieuses d'accompagner les âmes sur les routes de l'effort. On peut passer au milieu d'elle en fermant les yeux et en se bouchant les oreilles. Il y a beaucoup de gens qui ont été sur la mer, ou dans les montagnes, et qui se sont levés de bonne heure pour prendre un train avant le lever du soleil; il n'en est résulté pour eux que le mal de mer ou le vertige, ou une forte migraine. Il ne faut pas leur en vouloir si après cela ils sont un peu maussades et ne peuvent retrouver qu'au bridge la paix de l'âme. Mais il y a des originaux qui ne sauraient passer dans un champ sans entendre la chanson des épis, les mots spirituels des chardons, et les sonnets que font les papillons à l'oreille des bluets. Sylvestre était tout abasourdi de ces impressions nouvelles, et il se sentait, moralement, bien plus loin de Paris qu'il ne l'était en réalité.

Il s'étaient plus qu'à quelques pas de Jérusalem lorsque le bruit d'une voiture leur fit tourner la tête et que le plus étrange équipage apparut à leurs yeux.

V

Un palanquin, formé d'une sorte de loge d'osier recouverte d'une toile blanche et posée sur un chariot, était tiré par un âne gris, un de ces petits ânes à l'oeil doux et au poil rude, dont une résignation séculaire semble avoir courbé la tête mélancoliquement. Et dans ce palanquin, étendue sur des coussins roses et bleus, une jeune fille était allongée. Un petit juif, maigre et leste, chassait les mouches qui s'acharnaient après le pauvre âne, et parfois il poussait un cri guttural qui faisait sourire la jeune fille. Elle pouvait avoir vingt ans, mais son regard triste semblait avoir vu plus de choses qu'un si petit espace de temps n'en pouvait contenir. Elle examina avec surprise le groupe des voyageurs; Sylvestre surtout sembla attirer son attention, et celui-ci, de son côté, cherchait dans sa mémoire où il avait vu ce visage et ses yeux. Et tout d'un coup il se souvint de miss Maud, fille d'un riche Américain, qui, après avoir remporté le plus vif succès de beauté et de charme, s'était enfuie de Paris, l'année d'avant, comme un oiseau capricieux. Le riche Américain avait répondu aux questionneurs que sa fille était partie en voyage avec de fidèles serviteurs, pour s'instruire.

—Quelle étrange rencontre ! s'écria Sylvestre en se précipitant, malgré sa fatigue, vers le palanquin. Comment êtes-vous là, miss Maud ? et que faites-vous dans ce pays ?

—Oh ! monsieur Sylvestre, j'ai un véritable plaisir, croyez-le bien...

Une petite toux sèche, courte, l'interrompit, et ses joues pâles devinrent toutes roses. Et Sylvestre fut péniblement impressionné.

—C'est à Jérusalem que vous allez ? demanda-t-il.

Et comme miss Maud répondait : "Oui", la petite caravane s'achemina lentement vers la ville.

—Pourquoi je suis venue ici ? reprit la jeune fille au bout d'un instant; mais parce qu'il n'y avait pas d'autre moyen pour moi de vivre encore un peu. Les médecins m'ont envoyée dans le Midi, mais j'y avais encore trop froid; alors, j'ai été plus avant vers le soleil et je me suis arrêtée ici, parce que je trouve ce pays délicieux. Et puis, c'est la terre du miracle, et j'ai je ne sais quel espoir... Et vous, monsieur Sylvestre ?

—Monsieur votre père est-il ici ? répondit Sylvestre au mépris de toute politesse, mais désireux d'éviter une explication au sujet de sa présence.

—Mon père est resté en France pour ses affaires. Je suis ici avec Maïa ma vieille bonne. Nous resterons à Jérusalem jusqu'à ce que nous ayez retrouvé l'étoile...

Une triple exclamation l'interrompit. Chrestus, Myrio, Sylvestre s'étaient arrêtés stupéfaits, et le petit juif cessa lui-même de courir autour de l'âne, tant ces personnages avaient pris un air extraordinaire.

—Quoi ! s'écria Chrestus, l'étrangère aussi est venue chercher l'étoile ?... Sait-elle quelque chose, et comment semble-t-elle si certaine de la découvrir à Jérusalem ?

—Il faut que vous sachiez, miss Maud, s'écria à son tour Sylvestre presque hors de lui, que ce vieux savant et ce jeune homme et moi-même nous sommes tous trois des chercheurs d'étoiles ! Oui, nous sommes reconnus ici pour être les chercheurs de la même leur mystérieuse... Et voici que vous parlez de cette étoile, car je sens que c'est bien la même : dites-nous, je vous en prie, ce que vous savez.

—Oh ! cela me fait du bien, cela me fait du bien, répéta miss Maud avec animation. Je suis si heureuse de vous entendre parler ainsi ! Car vous ne pouvez savoir combien c'est triste et



Lettre de M. Toto au vieux Noël

Mon vieux Noël,

Je vois que tu vas bientôt faire ta tournée ! Alors, je t'écris ; mais, cette année, ce n'est pas pour te faire une commande ; au contraire, c'est pour te dire de ne plus te déranger pour moi.

Ne m'apporte plus de jouets ; à parler franc, je n'ai pas été content de tes dernières livraisons. Tu n'as pas l'air de te douter de ce que c'est qu'un enfant ; tu es trop vieux, probablement ; tu ne te rappelles plus ce qui t'amusaient lorsque tu étais gosse, au temps du Chat Botté et du Petit Poucet. Tu vas chercher des choses extraordinaires, et je vais t'expliquer comment, avec tes jouets modernes, tu fais des enfants martyrs.

Quand j'étais petit, ça marchait encore ; tu apportais des chiens en caoutchouc, des poupées en caoutchouc, des polichinelles rouges avec des grelots. Bon ; je mangeais les chiens, les poupées ; les polichinelles, on n'en parlait plus ; ils avaient disparu définitivement, à part les grelots, qui se retrouvaient à des moments et à des endroits où ils constataient ma nonou.

Mais maintenant, j'ai sept ans ; et quand il faut jouer avec les machines que tu apportes, je constate que nous ne sommes pas sur la terre pour nous amuser.

Il faut jouer avec tes jeux dits de patience ; c'est en bois ou en carton. Quand on a travaillé là-dessus pendant trois heures, c'est plus pénible que d'avoir été en classe, et on s'aperçoit qu'on a reconstitué en couleurs le département de Lot-et-Garonne ou la bataille de Malplaquet.

Il faut jouer avec tes jeux de constructions ; quand on a bâti seulement trois palais avec des bouts de bois, je t'assure qu'on a de la sympathie pour les corps de métier du bâtiment... Vive la grève !

Mais ce que tu as inventé de plus diabolique, ce sont tes jouets mécaniques ; les trains, les chevaux, les aéroplanes, les clowns, enfin tous les bestiaux qui ont l'air d'être en vie quand on les a remontés avec une clef.

Les parents se divisent en deux écoles au sujet des jouets mécaniques. Il y a les parents classiques qui font une annexion immédiate ; ils prennent le jouet et le mettent sur le haut de l'armoire parce que c'est un très beau jouet et qu'il ne faut pas l'abîmer... ils penseront à vous le rendre après votre service militaire.

Et puis il y a des parents qui se donnent de faux airs de libéralisme (c'est pour les miens que je dis ça). Ils vous disent :

—Toto tu peux t'amuser avec ton beau chemin de fer. Mais ne le casse pas, petit malheureux ! Si tu le casses, gare à toi !

Or, tu le sais, père Noël, il y a une méchante fée qui a jeté un sort sur les jouets mécaniques. Ils se cassent tous. Ils se cassent parce qu'on a remonté la clef dans le mauvais sens (il faut la remonter comme pour ouvrir une boîte de sardines) ; ils se cassent parce qu'on continue à tourner quand c'est fini ; ils se cassent parce qu'ils vont toujours droit devant eux, bêtement, et qu'ils finissent par rencontrer un mur, un piano, un autre objet qui est le plus fort... ils se cassent aussi pour rien, pour le plaisir.

Alors, tu vois d'ici l'agrément qu'on trouve à être propriétaire d'une locomotive aussi fragile que celles de l'Ouest-Etat... les vrais mécaniciens démolissent bien les vrais locomotives ; mais à moi, ça n'est pas permis ; et on m'applique un peu la contrainte par corps.

Aussi, c'est un vrai supplice de jouer avec les jouets mécaniques en pensant à l'échéance, on ayant toujours une correction suspendue au-dessus de ma tête (quand je dis : au-dessus de ma tête, c'est une façon de parler).

J'en arrive à casser tout de suite le jouet, pour que ça soit plus vite fini.

TOTO.

La Noël est de toutes les fêtes, celle que l'humanité préfère—la jeunesse parce qu'elle lui représente des cadeaux ; l'âge mûr, parce qu'elle lui donne l'assurance de la continuation de l'âge d'or spirituel.

Etienne Lamy.

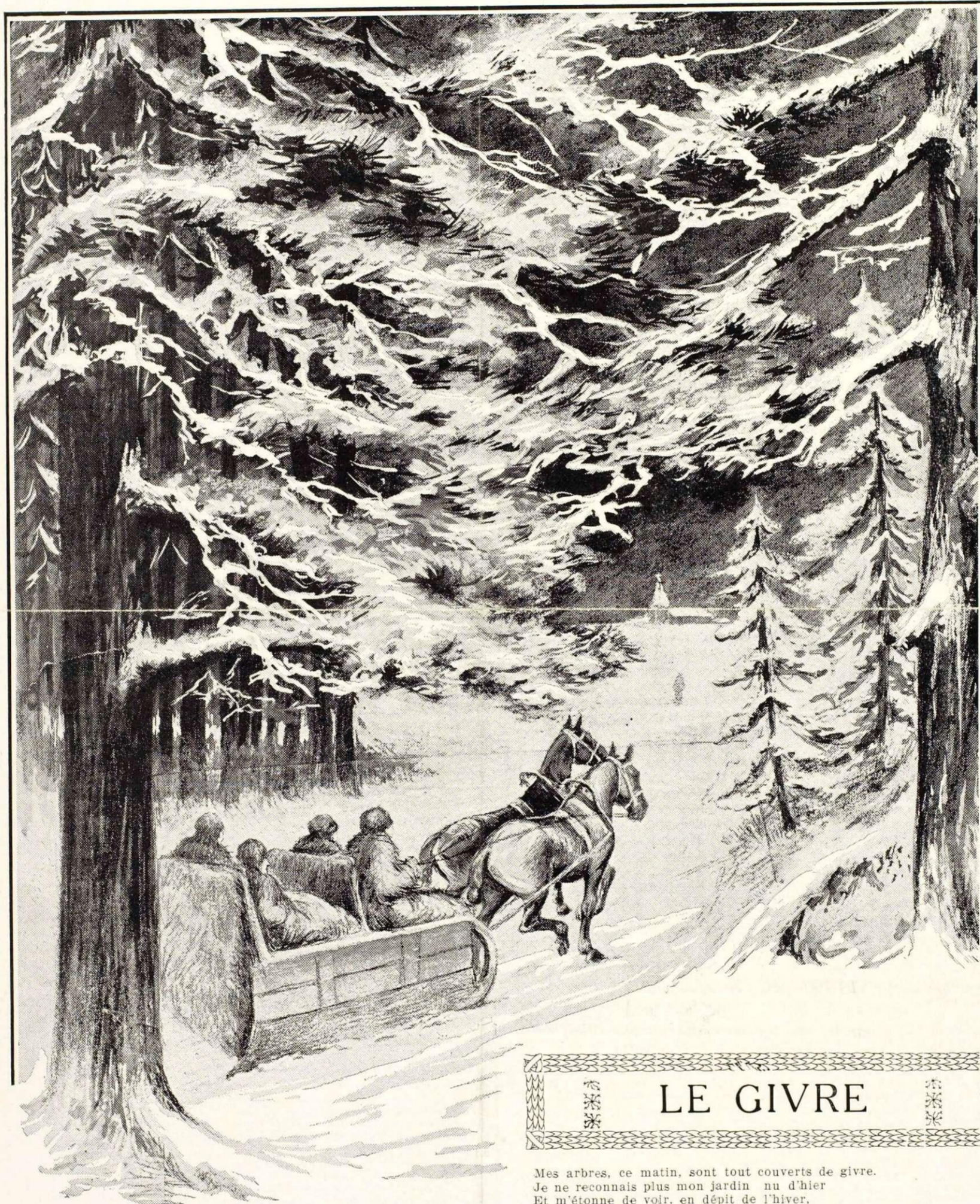
QUE LES TEMPS SONT CHANGES !



AUTREFOIS on se rendait à l'église, pour la messe de minuit, dans l'humble « carriole » ou prenait place toute une famille et ses invités, la plupart rudement vêtus d'« étoffe du pays. »



AUJOURD'HUI, ce sont des équipages somptueux, des automobiles richement capitonnées et aux phares éblouissants, et des toilettes riches et brillantes. Y a-t-il plus de bonheur ?



LE GIVRE

Mes arbres, ce matin, sont tout couverts de givre. Je ne reconnais plus mon jardin nu d'hier Et m'étonne de voir, en dépit de l'hiver, Comme des fleurs d'été dans mes arbres revivre.

Sur leurs troncs nus et noirs et sur tous leurs grands bras, Plein de pitié pour ceux que l'aquilon opprime, Le brouillard de la nuit, en artiste sublime, A su distribuer des bouquets de frimas.

Immenses bouquets blancs couvrant des nappes blanches, Ils semblent placés là comme pour un festin. Et voici que du ciel accourent au jardin Des petits oiseaux blancs se disputant les branches.

Et c'est du blanc partout où se portent les yeux. Tout est blanc. Les cieux même ont changé de calotte. Un reste de brouillard dans l'air encore flotte. C'est le règne du givre éphémère et joyeux.

... Mais déjà le soleil perce le brouillard dense Et le pourchasse au loin de ses dards triomphants. Du givre goutte à goutte il fond les diamants. Le jardin a repris son ancienne apparence.

Un givre quelquefois tombe ainsi dans ma nuit, Vieux souvenir d'amour qui re fleurit mon rêve. Mais la réalité bien vite me l'enlève, Et ma chimère folle avec le jour s'enlève.

ALONZO CINQ-MARS.

FIN D'ANNEE

Combien de fois déjà les ai-je vus renaitre Ces ans si prompts à fuir, si prompts à revenir ! Combien en comptai-je encore ? Un seul peut-être : Plus le passé fut plein, plus vide est l'avenir.

Cependant, les mortels, avec indifférence, Laisent glisser les jours, les heures, les moments ; L'ombre seule marque en silence Sur le cadran rempli les pas muets du temps !

On l'oublie ; et voilà que les heures fidèles Sur l'airain ont sonné minuit. Et qu'une année entière a replié ses ailes Dans l'ombre d'une seule nuit.

LAMARTINE.

Litanies des neiges de Noël

Neige de Bethléem et des bergers de Bel-Saour ; neige des Chêches naïves aux églises de campagne ; bordure au manteau de St-Joseph, au turban des Rois Mages, neige artificielle des sapins.

Neige des Nuts de Noël, ouate si blanche et si fine de nos chemins d'hiver, neige gracieuse des ornieres lisses par les grands froids secs ; neiges des carrioles, qui fouette le poitrail des chevaux et poudre les bonnets de fourrure au gai carillon des grelots.

Neige en tourbillons, neige en flocons ; neige en poudre, neige en étoiles, neige à facettes de diamant ; neige sèche de Janvier, neige fondante de Mars. Neige d'Octobre sur les dernières fleurs, neige de Mai sur les gazons tendres et les safrans violets.

Neige des Royaumes du Froid et des Empires de la Solitude, neige de Russie, de Suède et de Norvège, neige des Esquimaux et des pôles, plus muette et plus lourde que toutes les autres, neige des explorateurs aux lèvres violacées par le scorbut... Neige des longs convois de Sibérie.

Neige des hivers rigoureux, sur le chaume d'autres étables de Bethléem où, comme le Dieu Enfant, de pauvres petits pleurent de froid. Neige s'engouffrant par la vitre cassée du logis sans feu ; neige caressant la double fenêtre, le vitrail armorié du riche bien chauffé, neige des hivers où la houille est trop chère.

Neige des villes ; neige de Paris, sur l'Apothéose de l'Opéra, sur le César romain de la Colonne, dans la bouche ouverte de la Victoire de Rude, et neige d'ici, sur les toits et cheminées et plaines molles de Montréal ou de Québec ; neige au plus de nos statues, dans le chapeau de Maisonrouve et sur la mitre de Mgr de Laval, le premier évêque des "arrestés de neige."

Neige de la campagne, des nids vides et des jardins engourdis, du ruisseau gelé... et neige des plaines de l'Ouest, des durs sillons où dort la riche moisson de l'été prochain ; neige au traineau du missionnaire qui s'en va chanter la messe de Minuit sous la tente du Pied-Noir, neige sous la raquette de Lafèche, Taché, Grandin...

Neige des immenses forêts qui fait ployer les cèdres, neige des cimetières et des côtes d'eau, neige des Laurentides, des Rocheuses et des glaciers, neige sur les lacs d'azur perchés au haut des monts.

Neige de l'école et du collège, des récréations, des bonshommes trapus qui fument la pipe, du portique aux airs de gibet, de la boule croquant un carreau. Neige de nos glissades d'enfants, des joyeux carnivals, des "toboggans" et des somptueux équipages ; puis, neige grisâtre du Mercredi des Cendres. Neige de Pâques Fleuries ; neige parfumée des pompiers emportée par la brise de Mai.

Neige de gloire : du Grand St-Bernard, d'Eylan, de Moscou en flammes et de la Bérésina, neige des champs de bataille que le sang altéré boit si vite, neige de la guerre et de la paix, des soldats de 70.

Neige de nos gloires Canadiennes, foulée par les pieds de Joliet, de Marquette et de Lasalle. Neige sur les tours du vieux Fort de la Montagne, neige des Plaines d'Abraham, neige de Lévis brillant ses drapeaux... blanc lincoln sur les ossements de Dollard, des héros de Carillon... sur la terre rougie du sang de Bréboeuf, Jogues et Lallemand.

Neige de nos chevaliers errants : caoutchoucs, bûcherons, trappeurs, chercheurs d'or, flocons humains emportés dans la tempête.

Neige des mocassins, des sabots et du soulier percé, du petit chapeau de la marchande de journaux, neige du mendiant, qui dépose au creux de sa main des pièces blanches aussitôt fondues.

Neiges, enfin, toutes les neiges... naine, duvet, plumes de l'aile des anges, larmes des morts, feux-follets de l'hiver, diamant qui vole, sel, sucre, poussière, insectes d'argent, fleurs effeuillées du ciel, pâquerettes divines, pétales, papillons, bulles, cristaux, sable du froid, poudre d'étoiles... volez, dansez... tourbillonnez...

Tombez partout...

Excepté dans nos cœurs.

XXX

